

16^{ème} Dimanche après la Pentecôte

Nous venons à l'instant d'entendre comment le Christ, un jour de Sabbat, invité à partager la table des Pharisiens, guérit devant leurs yeux interloqués un malade atteint d'hydropisie.

Faisons maintenant un bond de deux mille ans en avant : en ce temps-là, Jésus était allé prendre son repas chez l'un des chefs de file d'Europe-Ecologie-Les Verts, et ceux-ci l'observaient. Or, voici qu'il y avait devant lui un embryon que l'on voulait avorter...Jésus prenant la parole dit aux pseudo-docteurs et aux vrais Pharisiens : « est-il permis en 2012 d'épargner cet enfant innocent ? » Mais ils gardèrent le silence. Jésus, prenant le bébé, le bénit et le renvoya sous la protection vigilante de son ange gardien. Et il leur dit : « Lequel d'entre vous, si un bébé phoque ou un éléphanteau se trouve menacé, n'alerte aussitôt les médias et ne remue ciel et terre pour le sauver de la mort ? » Et ils ne pouvaient rien à répondre à cela...

Apparemment, l'homme a peu changé en deux mille ans : Pharisiens d'hier et païens d'aujourd'hui semblent se donner la main au-dessus de vingt siècles de civilisation chrétienne durant lesquels la vie du plus petit des enfants – frère et sœur de Jésus-Christ – était devenue infiniment plus précieuse que la destinée des ânes tombés dans les puits ou des chats abandonnés le long des routes d'été – si respectables que soient ces animalières créatures du Bon Dieu...

Mais comment expliquer une telle aberration, un si lourd silence devant ce qui paraît être le plus simple bon sens et la plus élémentaire charité ? Pourquoi plus de souci et de soin pour notre âne et notre bœuf que pour ce malade, ce petit frère qui est là devant nous ? La réponse tient en un mot, en un mal qui nous ronge nous aussi, du cœur au nombril : l'égoïsme ou, comme je l'appellerai, la « C.E.P.P. ». Non LE cep de vigne, fierté végétale de nos coteaux du Jura mais LA C.e.p.p. : la « course effrénée au profit personnel ». Cette course, précisément, que le Christ dénonce dans la parabole lancée aux invités et qui occupe la deuxième partie de l'Evangile de ce jour.

Tout le monde court...aussi sommes-nous tentés de courir avec lui ! Tout le monde s'échine et s'empresse d'amasser et d'engranger : aussi sommes-nous, à notre tour, tentés d'amasser, d'engranger, de posséder. Oh, sans doute, nous empâtons-nous plus modestement, plus consciencieusement, *plus vertueusement* que les autres car « tout de même, nous sommes chrétiens ». Mais, en réalité, habilement glissée, l'idole est déjà dans la place, demandant son tribut de temps perdu, d'argent gaspillé et de vices bien replets ; vanité, jalousie, colère, avarice, cupidité, gourmandise, luxure : ils sont tous là près d'elle, ces péchés capitaux qui font si bon ménage avec notre soif du profit, du confort et du luxe matériel...Et les pauvres et les petits restent au bord du chemin : négligés par nos soins car nous avons nous-mêmes négligés de rester pauvres de cœur et petits devant Dieu.

Il y a tant à notre disposition que la tête nous en tourne sans même que nous nous en rendions compte ; la surface dorée, chromée, poudrée, liftée, bien fringuée, bien geekée est devenue tellement souveraine que nous avons même oublié qu'il existait quelque chose en-dessous ; quelqu'un au-delà. Au-delà : le prochain ; en-dessous : mon âme - une réalité fragile qui, hélas, sait bien se faire oublier mais qui, elle, a besoin de Dieu. Besoin de liberté et d'espace pour respirer ; besoin de réel, de concret pour méditer ; besoin d'amour pour exister : toutes choses que l'égoïsme, que le matérialisme lui enlève ; toutes choses que la mesure, le détachement, la prière lui rendent enfin.

Posons-nous simplement trois questions : suis-je heureux ? Ceux qui m'entourent sont-ils heureux ? Et : quelle est la place de la Charité dans ma vie ?...Si j'aime Dieu comme Celui qui, avant tout, veut et peut me rendre heureux – si, par amour de Lui, j'aime mon prochain vraiment, sincèrement, profondément, alors je vous garantis que vous serez heureux. Non pas toujours tranquille mais véritablement heureux.

Chers amis, c'est la chose la plus drôle du monde que de croire...c'est le tour de passe-passe le plus juteux de l'univers que de faire croire que l'amas des biens matériels offre le bonheur. Il donne le confort, non le bonheur : c'est chose bien différente. Regardez la joie des habitants des terres désolées ; regardez la désespérance de nos nations opulentes : elles me rappellent un texte... « Malheur à vous, les riches, car vous avez déjà votre consolation ! Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous » (Lc, 6).

Abbé Jean-Baptiste Moreau